

APRÈS **THE FATHER** LE NOUVEAU FILM DE **FLORIAN ZELLER**
RÉCOMPENSÉ AUX OSCARS®

HUGH
JACKMAN

LAURA
DERN

VANESSA
KIRBY

ZEN
McGRATH

ET ANTHONY
HOPKINS

« TROUBLANT ET INOUBLIABLE »

LE JDD

« IMPRESSIONNANT »

VARIETY

« FASCINANT »

DEADLINE



THE GUARDIAN

NOMINATION AUX
GOLDEN GLOBES
MEILLEUR ACTEUR
HUGH JACKMAN

Official Selection
tiff
Toronto International
Film Festival 2022

79
MOSTRA INTERNAZIONALE
D'ARTE CINEMATOGRAFICA
LA BIENNALE DI VENEZIA
Official Selection

THE
SON

DE FLORIAN ZELLER

FILM4 ET INGENIOUS MEDIA PRÉSENTENT EN ASSOCIATION AVEC CROSS CITY FILMS ET EMBANKMENT FILMS UNE PRODUCTION SEE-SAW FILMS EN ASSOCIATION AVEC INTHEVOID PRODUCTION UN FILM DE FLORIAN ZELLER
HUGH JACKMAN LAURA DERN VANESSA KIRBY ZEN McGRATH HUGH QUARSHIE ET ANTHONY HOPKINS "THE SON" CASTING NICOLA CHISHOLM SUPERVISION MUSICALE IAN NEIL MAQUILLAGE ET COIFFURE KAREN HARTLEY THOMAS
COSTUMES LISA DUNCAN MUSIQUE HANS ZIMMER MONTAGE YORGOS LAMPRINOS ACE CHEF DÉCORATEUR SIMON BOWLES DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE BEN SMITHARD GSC DIRECTEUR DE PRODUCTION CASS MARKS COPRODUCTEUR NICKY EARNSHAW
PRODUCTEURS ASSOCIÉS SIMON GILLIS PHILIPPE CARCASSONNE HUGH JACKMAN DANIEL BATTSEK OLLIE MADDEN LAUREN DARK PETER TOUCHE CHRISTELLE CONAN HUGO GRUMBAR TIM HASLAM PRODUCT PAR JOANNA LAURIE P.G.A.
IAN CANNING P.G.A. EMILE SHERMAN P.G.A. FLORIAN ZELLER P.G.A. CHRISTOPHE SPADONE ADAPTÉ DE LA PIÈCE DE THÉÂTRE "LE FILS" DE FLORIAN ZELLER SCÉNARIO FLORIAN ZELLER ET CHRISTOPHER HAMPTON RÉALISATION FLORIAN ZELLER

FILM4 INGENIOUS DISTRIBUTION SALLES ORANGE STUDIO © THE SON FILMS LIMITED ET CHANNEL FOUR TELEVISION CORPORATION 2022. TOUS DROITS RÉSERVÉS. CROSS / CITY Embankment orange studio

HUGH
JACKMAN

LAURA
DERN

VANESSA
KIRBY

ZEN
McGRATH

ET ANTHONY
HOPKINS

THE
SON

DE FLORIAN ZELLER

LE 1^{ER} MARS AU CINÉMA

Durée : 2h03

DISTRIBUTION

ORANGE STUDIO

par **UGC DISTRIBUTION**

21, rue Jasmin - 75016 Paris

COMMUNICATION

Sébastien Cauchon

sebastien.cauchon@orange.com

06 20 75 13 77

PRESSE

ANDRE-PAUL RICCI

TONY ARNOUX

PABLO GARCIA-FONS

andrepaul@ricci-arnoux.fr

tony@ricci-arnoux.fr

pablo@ricci-arnoux.fr

Matériel téléchargeable sur
www.ugcdistribution.fr

SYNOPSIS

À dix-sept ans, Nicholas semble en pleine dérive,
il n'est plus cet enfant lumineux qui souriait tout le temps.
Que lui arrive-t-il ?

Dépassée par la situation, sa mère accepte qu'il aille vivre chez son père, Peter.
Remarié depuis peu et père d'un nouveau né, il va tenter de dépasser l'incompréhension,
la colère et l'impuissance dans l'espoir de retrouver son fils.



ENTRETIEN FLORIAN ZELLER



©Louis Amourette

THE SON est la deuxième pièce que vous adaptez pour le cinéma...

Je n'ai pas le projet d'adapter toutes mes pièces, mais après THE FATHER, je savais que, si j'en avais la possibilité, THE SON serait mon prochain film : c'est une histoire qui me tenait énormément à cœur. J'avais besoin de la raconter. Ce film aborde le sujet de la dépression adolescente. En montant la pièce au théâtre, j'ai réalisé presque « physiquement » à quel point il concerne presque tout le monde, plus ou moins directement. Il y a tellement de gens en souffrance. Mais aussi tellement d'ignorance, de honte et de culpabilité autour de ces sujets. Je tenais à faire un film pour inviter à regarder cette situation frontalement, sans détourner le regard. Depuis la récente pandémie, il y a comme une épidémie de fragilité psychique chez les plus jeunes, il était d'autant plus urgent de faire ce film.

Avec le combat de ce père (Hugh Jackman) impuissant à lutter contre la dépression de son fils, vous abordez à nouveau un thème sensible.

Je crois beaucoup au pouvoir cathartique de l'art, et du cinéma en particulier. Quand on traverse une période difficile dans sa vie, on a toujours l'impression qu'on est seul au monde. Le cinéma nous permet de nous souvenir que ce n'est pas le cas : nous avons tous les mêmes peurs, les mêmes difficultés, parfois les mêmes épreuves, et il y

a une consolation, je crois, dans le fait de s'en souvenir... C'est pourquoi même un film dur peut donner de la douceur. Un tiers des personnes seulement qui souffrent psychologiquement sont accompagnés en France. Il y a une sorte de déni collectif sur ce sujet.

Le processus de narration du film est très différent de celui de THE FATHER. Cette fois, on est dans la peau des parents, dans celle de Peter surtout, tandis que la personnalité du fils, Nicholas (Zen McGrath) apparaît totalement opaque.

L'opacité, c'est justement ce que je recherchais dans ce personnage. Je ne voulais pas tenter d'expliquer ou de justifier ce mal-être, mais au contraire d'oser le regarder comme quelque chose d'inexplicable, d'insaisissable, et même d'inconfortable... Dans THE FATHER, la stratégie narrative consistait à mettre subjectivement le spectateur dans le cerveau du personnage principal, de le perdre dans un labyrinthe mental afin qu'il puisse expérimenter presque empiriquement ce que ça signifiait de perdre tous ses repères. Dans THE SON, à l'inverse, je voulais raconter cette histoire depuis l'extérieur, du point de vue des parents, et notamment du père, qui tente d'aider, de comprendre, d'ouvrir des portes, mais qui n'y parvient pas. Comme si, justement, il y avait dans ce cerveau en souffrance quelque chose d'impénétrable. C'était une façon d'explorer ce sentiment d'impuissance, ces situations où on ne sait plus quoi faire, malgré ses bonnes intentions... Je voulais aussi que la narration soit la plus linéaire possible, afin de refléter mon désir initial, qui consistait à tenter de regarder cette souffrance sans détourner le regard, sans l'esthétiser. Il y a dans cette ligne très simple, dans ce fil tendu vers la fin, quelque chose de l'ordre de la tragédie. C'est ce qui m'intéressait.

C'est très difficile d'admettre que son fils n'est pas comme les autres ados...

Evidemment. D'autant que les parents se sentent forcément coupables, comme s'il y avait quelque chose qu'ils avaient mal fait. Par exemple, le divorce est souvent évoqué par les personnages, pour tenter d'expliquer le mal-être de Nicholas. Mais il est évident que les choses sont plus compliquées et que, comme dit Phèdre, « le mal vient de plus loin ». La souffrance psychique est souvent une énigme : il y a bien entendu une dimension psychologique et traumatique, mais il y a aussi une dimension neurologique et chimique. On a du mal à l'accepter. Au fond, si on regardait la souffrance psychique comme un problème physique, sans stigmatiser ceux qui



en souffrent et sans faire intervenir la culpabilité, les choses seraient sans doute plus faciles. Mais ce père pense que tout est de sa faute. Au fond, THE SON raconte comment la culpabilité nous rend aveugle. En voulant réparer ce qu'il pense avoir détruit, il va prendre de mauvaises décisions et, finalement, devenir coupable. C'est en ça qu'il est un personnage tragique.

Il est le père de cette histoire, mais on comprend qu'il est aussi un fils, grâce à cette scène avec Anthony Hopkins...

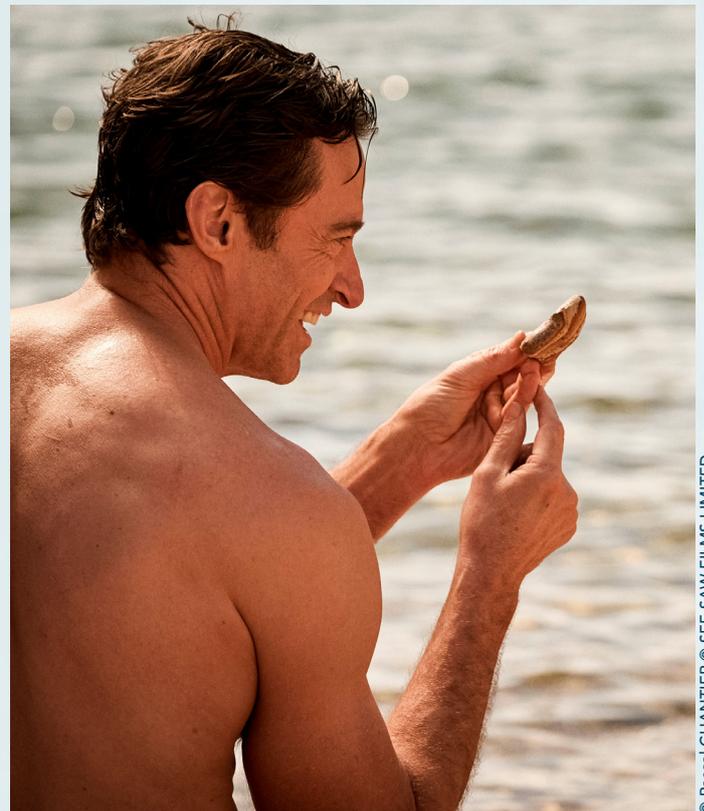
C'est une scène qui n'était pas dans la pièce et qui est apparue lors de l'écriture du scénario. Je l'ai écrite en pensant à Anthony Hopkins. L'aventure de THE FATHER avait été tellement forte entre nous que j'avais vraiment envie de le retrouver. Il est d'ailleurs le premier à avoir lu le scénario et à s'être engagé dans cette aventure. Curieusement, cette scène est devenue le pivot de toute l'histoire : c'est en effet un moment où on comprend que ce père est aussi un fils en souffrance, et qu'au fond il tentait juste d'être un meilleur père que celui qu'il a eu. C'est sans doute parce qu'il est encore complètement hanté par son propre passé qu'il ne parvient pas à gérer les défis de son présent, en tant que père. Je tenais à décrire cette équation trans-générationnelle. Parce qu'on en est tous un peu là... A tenter de faire mieux ou différemment que nos propres parents... Il y a toujours quelque chose de vertigineux à découvrir qu'on répète des vieux schémas, alors même qu'on tentait de les briser. C'est ce qui arrive à Peter (Hugh Jackman), qui se surprend à utiliser les mêmes phrases que son père... Et s'il décide de finalement sortir son fils de l'hôpital, contre l'avis médical, c'est probablement parce qu'il ne veut pas être un père qui abandonne son fils, à l'inverse de son propre père...

Reprendre Nicholas avec le risque qu'il rechute, ou le laisser entre les mains du psychiatre dans l'établissement ...

C'est un dilemme infernal. Je voulais que les spectateurs l'éprouvent comme tel. Parce qu'il n'y a rien de plus dur et de contre-intuitif pour un père ou pour une mère d'accepter que nous sommes parfois mal équipés pour gérer de telles situations et que, comme le dit le médecin, dans ces conditions l'amour ne suffit pas.

Aviez-vous eu tout de suite Hugh Jackman en tête pour le rôle de Peter ?

Les choses se sont passées de façon un peu inhabituelle. Je commençais à réfléchir aux différentes possibilités de casting quand j'ai reçu une lettre de Hugh Jackman. Il savait que je préparais ce film, il connaissait la pièce et avait vu mon précédent film. Dans cette lettre, il me disait que, si je n'étais pas en discussion avec un autre acteur, il souhaitait me parler pour m'expliquer pourquoi il devait faire ce rôle. J'ai été touché par l'humilité et le courage de sa démarche. Mais aussi par l'honnêteté qu'elle impliquait. Nous nous sommes rencontrés par zoom, et j'ai tout de suite senti que cette histoire ne lui était pas étrangère et qu'il pourrait faire quelque chose d'unique : aller chercher en lui-même des émotions profondes et authentiques. Sans tricher. Sans tenter de faire une performance. C'est un grand acteur, mais c'est aussi un homme extraordinaire, d'une grande bonté, d'une pureté étonnante, et cela m'a séduit pour le rôle. Je voulais raconter l'histoire d'un père aimant, d'un père qui n'est animé que par de bonnes intentions, et qui malgré tout voit la situation lui échapper.



Quel était le processus de travail avec lui ?

J'ai adoré travailler avec lui. Et il m'a fait suffisamment confiance pour accepter le cahier des charges que je lui proposais. Pour moi, il s'agissait de tenter d'être sans protection, et j'ai décidé de ne faire aucune répétition. Je ne voulais pas que l'on tourne une scène en ayant des idées préconçues sur ce qui devait se produire. Le fait de ne pas savoir, de découvrir les choses dans l'inconnu de l'instant, permettait d'être surpris par les émotions qui jaillissaient. C'était une façon de tenter de ne rien fabriquer et d'être le plus sincère possible. Cela demande beaucoup de courage, pour les acteurs, et je leur en suis extrêmement reconnaissant.

Plonger des comédiens dans cette espèce d'insécurité n'a pas dû être facile à vivre pour des acteurs anglo-saxons enclins, au contraire, à préparer leurs rôles.

Ça n'allait pas de soi. Mais c'était ainsi que j'avais travaillé avec Anthony Hopkins pour THE FATHER, et ils ont eu la gentillesse d'accepter de me suivre sur ce chemin. Cela avait un sens par rapport à ce que nous voulions raconter. Après tout, c'est l'histoire d'un homme qui perd le contrôle de la situation. Je trouvais que cela pouvait justifier le fait que les acteurs, dans ce processus, ne soient pas en contrôle de la situation. Sans parler du fait que cela a permis à certaines scènes de prendre leur dimension... Par exemple, cette scène où retentit le coup de feu... Il n'y a eu qu'une seule prise, et je leur avais dit qu'il ne s'agissait que d'une répétition pour la caméra et qu'il n'y aurait pas de coup de feu à la fin de la prise. Si bien que, quand ce coup a retenti, il s'est passé quelque chose d'inédit, d'inattendu. Et la surprise, mais aussi la terreur, que l'on peut lire sur leur visage était une surprise réelle, une réelle terreur. Ils ne s'y attendaient pas du tout. C'est évidemment quelque chose que nous n'aurions pas pu faire si nous avions répété. Et je sentais qu'ils étaient disponibles pour ce genre d'expériences, notamment Laura Dern qui est une actrice tellement créative et qui n'a peur de rien.

Pouvez-vous nous en dire plus sur cette approche particulière de l'interprétation de Laura Dern ?

J'admire terriblement l'univers de David Lynch. Donc forcément, j'aime passionnément Laura Dern. Pour moi, c'est une des plus grandes actrices. Pour sa première scène, elle n'avait rien vu du plateau, comme je le lui avais demandé : si bien que, quand elle frappe à la porte de son ex-mari pour lui parler de leur fils, elle n'avait aucune idée de ce qui se tenait derrière cette porte. Elle n'avait pas eu accès au décor. De même, elle avait accepté de

ne pas rencontrer Vanessa Kirby. Si bien que, quand la porte s'ouvre, elle découvre pour la première fois l'univers visuel dans lequel nous tournions depuis plusieurs jours sans elle, et elle aperçoit pour la première fois Vanessa... Quand j'étais dans la salle de montage, j'ai eu l'impression que toutes ces choses se voyaient sur son visage, et que cela contribuait à la complexité de son interprétation...

Parlez-nous du choix de Vanessa Kirby pour le rôle de Beth...

Vanessa, je l'ai découverte plus récemment, dans la première saison de THE CROWN. Je l'avais aussi trouvée extraordinaire dans PIECES OF A WOMAN, de Kornél Mundruczó. J'avais très envie de travailler avec elle. J'aime son intensité. Elle est à part. Incandescente. Entière. Dans le film, son personnage est peut-être le seul qui pressent ce qui est en train de se passer. De ce point de vue, elle occupe une place similaire à celle du spectateur. Mais elle ne peut rien dire, c'est donc de l'intérieur qu'elle brûle...

C'est la première apparition au cinéma de Zen McGrath qui joue Nicholas.

Au moment du casting, j'ai reçu beaucoup de vidéos de jeunes acteurs pour ce rôle. C'était passionnant. Mais dès que j'ai reçu celle de Zen, j'ai su que c'était lui, malgré toutes les difficultés liées au fait qu'il venait d'Australie. Avec le Covid, c'était un peu compliqué, mais je voulais absolument que ce soit lui. J'aimais cette conjonction de force et de fragilité et, pour reprendre le terme que vous avez employé tout à l'heure, son opacité. Nous avons fait une séance par zoom, pour voir comment il réagissait aux directions que je lui donnais, et c'est tout. A cause de la situation sanitaire, et du fait qu'il venait de l'autre bout du monde, nous nous sommes rencontrés deux jours avant de commencer à tourner...

Vous cosignez à nouveau le scénario avec Christopher Hampton...

Cela fait très longtemps que Christopher et moi travaillons ensemble. Il a traduit toutes mes pièces en anglais. Nous avons donc partagé beaucoup de choses tous les deux : des premières, des voyages, des bonheurs et des déceptions... Durant le tournage, il était tous les jours à mes côtés. Je l'aime énormément.

Et vous retrouvez Ben Smithard, qui était déjà votre chef opérateur sur THE FATHER.

Le tournage de THE FATHER a créé une intimité entre nous, et cela nous a permis de préparer le tournage de THE SON d'une façon plus confiante. Nous avons beaucoup discuté ensemble pour tenter de trouver le langage de ce film. Je cherchais un langage très simple, pour raconter cette histoire. Ma première intuition était de privilégier des cadres très structurés, très stables, en écho à la structure psychique du personnage principal, qui tente de tout contrôler et qui pense qu'il va pouvoir régler les problèmes qui se posent à lui. Mais cette stabilité commence peu à peu à frémir... Et dès lors qu'il perd le contrôle de la situation, c'est une caméra à l'épaule qui prend le relais. Cela ne se voit qu'à peine.



Mais pour moi, cela donnait une cohérence psychique au langage cinématographique. Quand il décide de sortir son fils de l'hôpital et qu'il reprend le contrôle de la situation, nous revenons à une grammaire très fixe, très structurée... Cela n'empêchera pas les choses de dégénérer et d'échapper à son contrôle, mais du moins ces choses se passeront-elles hors cadre, en dehors de sa tentation de tout contrôler...

La plupart des plans de THE SON ont été tournés en studios en Angleterre, alors que New York est un des personnages du film...

Oui. Pour être sincère, nous avons tourné à Londres pour des raisons budgétaires. J'aurais préféré tourner tout le film à New York. Mais ce n'était pas possible. Malgré les acteurs, THE SON est un film indépendant, et nous n'avions pas un énorme budget. Mais je tenais à ce que l'histoire se passe à New York, qui est pour moi comme le carrefour de notre monde. C'était une façon d'approcher quelque chose d'un peu plus universel. Ces histoires arrivent partout. Pas simplement en France ou en Angleterre. Et elles frappent tous les milieux sociaux. C'est une des raisons pour lesquelles je tenais à ce que cette histoire se déroule dans un milieu privilégié. Parce que les difficultés liées à la santé mentale frappent tout le monde. Je ne voulais pas que ce ne soit que l'histoire de Kate et de Peter, mais que ce soit un peu la nôtre, quel que soit notre pays d'origine...

Un mot sur le montage ?

J'ai retrouvé Yorgos Lamprinos, avec lequel j'ai monté THE FATHER. Je l'ai découvert après avoir vu un de ses films : JUSQU'À LA GARDE. Je pense que c'est un des plus grands monteurs en France.

Et c'est Hans Zimmer qui signe la musique du film.

Pour moi, la musique est centrale. Dans la vie comme dans les films. J'ai eu la chance de travailler avec Ludovico Einaudi, pour THE FATHER, et j'ai été extrêmement heureux de travailler avec Hans Zimmer pour THE SON. C'est une des choses qui relèvent de la magie. Nous avons travaillé à Los Angeles, puis à Berlin, avant d'enregistrer à Londres... J'ai adoré collaborer avec lui pour trouver l'univers singulier, presque fragile, de ce film. C'est presque rien, au final, mais pour moi, il y a une grande puissance émotionnelle dans cette épure. Cela fait des années que j'admire Hans, notamment pour INTERSTELLAR - qui est un chef d'œuvre musical.

Après toutes les récompenses reçues pour THE FATHER, sent-on une pression particulière pour son second film ?

Je sais que je devrais dire « oui », mais pour être honnête je n'ai eu aucun doute sur le fait que je voulais faire ce film-là, et non un autre. Après THE FATHER, on m'a proposé un certain nombre de projets, mais je crois que je n'aurais pas pu faire autre chose que THE SON. De ce point de vue, je n'ai pas vraiment ressenti de pression ou d'hésitation.

Vous vivez maintenant à Los Angeles.

Oui. Mais pour un temps limité. J'y suis pour un an. J'avais envie de vivre ailleurs, et de prendre le temps de réfléchir à ce que je voulais faire et d'explorer d'autres possibles, notamment en termes de cinéma. Mais je compte bien rentrer en France...



ENTRETIEN HUGH JACKMAN

Vous avez pris l'initiative de contacter Florian Zeller pour le rôle de Peter... Est-ce quelque chose que vous faites volontiers ?

Je n'avais jamais fait ça ! J'avais été littéralement emballé par son adaptation de THE FATHER au cinéma. Cette maîtrise ! Cette vision ! Cette assurance ! Je n'arrivais pas à croire qu'un travail aussi extraordinaire ait pu être réalisé par quelqu'un qui n'avait jamais tourné de film ! Bien que j'aie beaucoup au théâtre, je n'avais vu aucune des pièces de Florian et, sachant qu'il avait annoncé son intention d'adapter THE SON, j'ai décidé de la lire. C'est à ce moment-là que mon agent m'a appelé. «Je pense

que le rôle est pour toi », m'a-t-elle dit, ajoutant qu'elle m'envoyait le scénario et que plusieurs comédiens étaient déjà intéressés. Je me suis jeté sur le texte, l'ai rappelée sur le champ et ai immédiatement décidé d'envoyer un mail à Florian que je ne connaissais absolument pas. S'il pensait ou avait déjà rencontré d'autres acteurs, je ne pouvais pas prendre le risque d'attendre. «Si vous avez déjà fait votre choix, oubliez ma lettre, lui disais-je. Si, par chance, ce n'est pas le cas, je voudrais jouer Peter »... Je ressentais un sentiment que je n'avais encore jamais éprouvé ; une urgence à incarner Peter.



Qu'est-ce qui vous touchait tant dans ce personnage ?

Tout me touchait en lui. Le fait qu'il soit père, le fait qu'il soit lui-même un fils. Les traumatismes causés par le divorce – depuis deux ans, Peter a refait sa vie mais n'a jamais eu vraiment l'occasion d'en parler avec son fils Nicholas ; et ceux, douloureux, vécus dans l'enfance, qui se transmettent d'une génération à l'autre jusqu'à ce que quelqu'un ou quelque chose arrive pour arrêter ça. Et évidemment les troubles mentaux qui affectent le fils. Peter ne sait pas les déceler ; encore moins y remédier.

Racontez-nous votre rencontre avec Florian Zeller ?

Nous avons échangé sur Zoom. Dès les premières minutes, j'ai su qu'il allait se passer quelque chose d'exceptionnel avec lui. Florian possède cette double faculté d'avoir à la fois une solide vision de son histoire et de la façon dont il veut la raconter – il a chaque scène et chaque plan dans sa tête -, mais il sait aussi vous laisser vous sentir libre avec votre personnage. C'est rare, très stimulant.

Le personnage de Peter a-t-il nécessité une préparation particulière en amont ?

J'aime affronter différentes réalités lorsque je m'attaque à un rôle. Avec Amy, la coach qui travaille avec moi depuis maintenant dix ans, nous nous sommes évidemment intéressés aux troubles mentaux qui peuvent affecter des adolescents comme Nicholas et aussi beaucoup documentés sur les conséquences des remariages sur les enfants d'un premier lit, notamment lorsqu'un bébé naît de la nouvelle union d'un des parents.

Ensuite, je suis allé passer du temps dans un cabinet d'avocats new-yorkais. Bien que mon frère soit lui-même avocat, je voulais savoir ce que cela représentait de vivre à New York en exerçant cette profession. Cela m'a beaucoup aidé. Aux Etats-Unis, les cadres passent énormément de temps dans leur entreprise et leurs dirigeants mettent tout en œuvre pour qu'ils se sentent comme à la maison. En gros, on leur suggère de rentrer le moins possible chez eux.

Enfin, le père de Peter, interprété par Anthony Hopkins, ayant été un politicien tout puissant, j'ai cherché à savoir quel genre d'enfance on pouvait passer aux côtés d'un tel homme. Peter envisage à son tour d'embrasser ce genre de carrière. Je devais imaginer que cela signifierait pour lui de rejoindre une équipe de campagne électorale beaucoup de sacrifices personnels évidemment...

Peter semble tout mettre en œuvre pour retrouver et aider son fils.

Il veut à tout prix éviter les erreurs commises par son propre père et, inconsciemment, il en reproduit certaines tout en faisant d'autres. Pour vraiment comprendre Nicholas, il faudrait que lui-même se délivre de son passé, qu'il essaie juste de regarder.

Parlez-nous du tournage...

Nous étions tous habités par l'histoire que nous tournions. Chacun avait une partition très forte à jouer, c'était très intense.

Vous n'aviez jamais tourné avec aucun de vos partenaires.

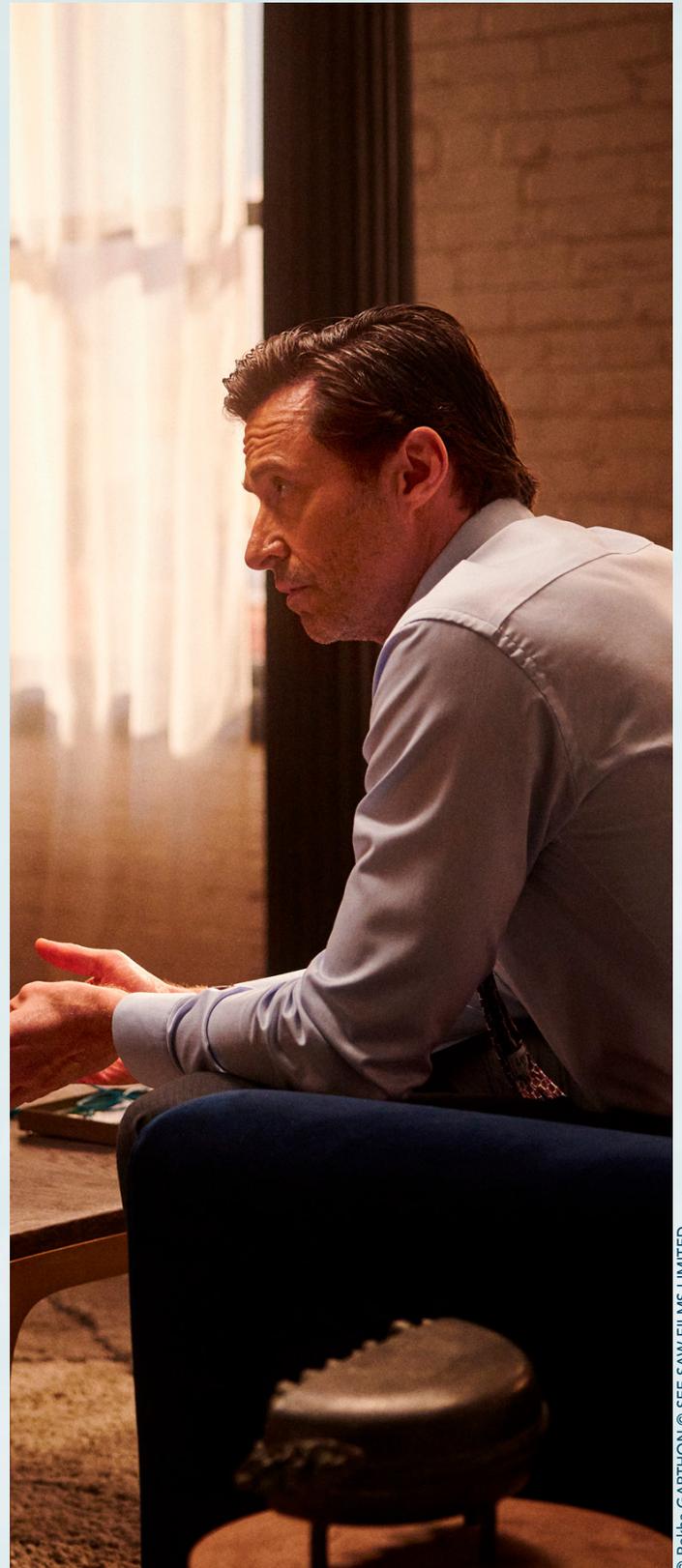
Je n'en connaissais aucun. Chaque jour passé avec eux a été un sujet d'étonnement et d'émerveillement.

Zen McGrath est australien comme vous.

Lui et moi nous sommes rencontrés sur le plateau le premier jour de tournage. A cause de son rôle, nous l'avions délibérément mis un peu à l'écart. Il ne s'est pas démonté, il n'était pas du tout dépassé par la situation. Il s'est montré vraiment étonnant, courageux, honnête. Incroyablement doué.

Quel directeur d'acteurs est Florian Zeller ?

Généreux. Ouvert. Attentif. Très déterminé. Travailler avec lui et avec Christopher Hampton a été l'une des plus belles expériences de ma carrière. Florian et lui ont vraiment une relation unique.



ENTRETIEN LAURA DERN

Quelle a été votre réaction en découvrant le scénario ?

J'ai d'abord eu un choc en le lisant ; j'étais bouleversée. Après avoir rencontré Florian et parlé avec lui, mon émotion s'est transformée en un véritable engagement. Je m'engageais à devenir Kate, j'étais Kate. J'éprouvais de la compassion pour elle, je ressentais sa confusion, le poids qui pesait sur ses épaules, toutes ces choses qui font l'humanité d'une personne : sa fragilité, sa colère face à la séparation d'avec l'homme qu'elle aimait, son désarroi devant la souffrance de son fils. Quand le film démarre, elle a le sentiment d'avoir épuisé toutes ses ressources. Elle a le cœur brisé et un incommensurable sentiment de culpabilité.

Comment aborde-t-on un tel personnage ?

La vie a été mon professeur. J'ai entendu tant d'histoires de dépression autour de moi, y compris dans ma propre famille. J'ai vu tant de gens naviguer entre leur anxiété et la nécessité de faire bonne figure. Les souffrances se propagent ; se partagent parfois. J'avais tout le matériel en moi.

Connaissiez-vous Florian Zeller ?

J'avais vu jouer « The Father » à Broadway et adoré l'adaptation cinématographique qu'il en avait tiré. Mais je n'avais ni vu ni lu « The Mother » et « The Son » avant qu'il me contacte.

Quel directeur d'acteur est-il ?

Très humain, incroyablement clair dans ses choix et ses désirs. Florian est quelqu'un qui prépare beaucoup ses plans mais il est aussi capable de de tout jeter si, au dernier moment, il découvre une nouvelle piste à suivre. Christopher Hampton et lui ont une écoute très grande - je dirais *méticuleuse*. On sent qu'ils ont envie d'aller toujours plus loin en intégrant toujours l'équipe. Avec eux, on se sent à la fois très libres, très ouverts et, en même temps, très disciplinés.

Parlez-nous de vos partenaires...

J'ai très peu de scènes avec Vanessa Kirby qui joue Beth mais les rares que nous avons partagées ont été des moments formidables. Ceux que j'ai passés avec Hugh Jackman et Zen McGrath, plus nombreux, étaient forcément plus intenses. Nous étions tous les trois bouleversés par le thème du film. On avait le cœur lourd en jouant.

L'équipe elle-même se sentait impliquée par le sujet. On se partageait des souvenirs, des anecdotes. Certains passages rappelaient des étapes douloureuses à certains. Les gens baissaient la garde. C'était beau à voir.

Aux Etats-Unis, on a la mauvaise habitude d'avalier une pilule aux moindres maux. C'est notre culture. Tout d'un coup, grâce au film, on réalise qu'il y a d'autres moyens de lutter. On peut discuter, partager, soutenir, comprendre. Cela a été un honneur pour moi de participer à une telle entreprise.



ENTRETIEN VANESSA KIRBY

Connaissez-vous le travail de Florian Zeller ?

Je n'avais vu que THE FATHER, le film. Il se trouve que c'est l'un de mes favoris de toutes ces dernières années. Une œuvre profonde, émouvante, merveilleuse. Instinctivement, j'avais envie de travailler avec lui.

Beth, le personnage que vous interprétez, n'est pas un rôle facile. Jeune mariée et jeune mère, elle se retrouve au milieu d'une situation sur laquelle elle a peu de prise.

Elle voit ce qui se passe mais s'interdit de dire ce qu'elle pense. Elle est à l'extérieur du triangle que composent Peter et Kate, les parents, et Nicholas, leur fils, et en même temps en plein cœur du drame puisqu'elle accepte que Nicholas vienne partager la nouvelle vie que s'est choisie Peter avec elle et leur bébé. Elle est l'œil de cette histoire ; celle qui comprend. Je trouvais cette position passionnante.

Comment exprime-t-on cela avec si peu de marge de manœuvre ?

Je n'ai pas encore d'enfant. Je me suis concentrée sur le rôle de mère qui me semble être la priorité de Beth. Son petit garçon a trois mois : autant elle se montre généreuse, ouverte et prête à accueillir Nicholas, son beau-fils en difficulté, autant elle doit s'occuper de son bébé. J'ai passé beaucoup de temps avec des amies qui avaient de jeunes enfants tout en me demandant quel impact aurait sur elles l'arrivée dans leur vie d'un

adolescent de seize ans mal dans sa peau. Ce sont des situations très intenses. On comprend vite que Beth se sent écrasée par le contexte mais qu'elle mesure aussi que Nicholas est la priorité. Elle est la seule à voir à quel point il souffre.

Avec Florian, nous nous étions mis d'accord sur son apparence. Beth n'est pas particulièrement glamour. Elle est peu ou pas maquillée, est même un peu débraillée, comme les jeunes mères que je connais. Tout ce qu'elle dégage devait passer par son regard.

Quel travail avez-vous fait en amont avec lui ?

Nous avons eu de longues conversations autour de Beth. Florian aime vous embarquer dans son univers, il a profondément envie de partager le film avec ses acteurs.

Un mot sur vos partenaires ?

Tout simplement magnifiques. Nous avons vécu des moments tellement chargés d'émotions ensemble, et d'autres, si joyeux – cette scène où nous dansons tous les trois restera pour moi un moment inoubliable.

Quel regard portez-vous maintenant sur les troubles que traversent beaucoup d'adolescents ?

J'ai réalisé que beaucoup de parents ne parvenaient pas à comprendre ce qui déclenche des souffrances chez leurs enfants et combien il fallait être attentif et dégaïé de ses propres traumatismes pour y parvenir. C'est un combat. En s'y attaquant, Florian signe un film révolutionnaire.



ENTRETIEN CHRISTOPHER HAMPTON

C'est la deuxième fois que vous adaptez une pièce de Florian Zeller au cinéma...

L'expérience de THE FATHER avait été tellement forte que Florian avait envie de la poursuivre. En réalité, je pense qu'il avait déjà en tête l'idée d'adapter THE SON au moment où nous travaillions sur son premier film.

THE SON est très différent de THE FATHER.

THE FATHER était une sorte de labyrinthe spatio-temporel qui décrivait les affres d'un vieil homme en perte de repères. THE SON est, au contraire, un film linéaire, plus simple et plus direct, et peut-être encore plus profond. La difficulté résidait précisément dans cette simplicité que nous souhaitions. L'autre challenge était de transposer l'intrigue à New York et à Washington - la pièce se situe à Paris. Florian tenait beaucoup à ce que le film se passe en Amérique.

Comment s'est déroulée la phase d'écriture ?

De façon très rapide, très fluide. Florian et moi nous connaissons depuis « La Vérité » en 2011, la première pièce que j'ai traduite pour lui. A l'époque, je me rappelle avoir été impressionné qu'un auteur aussi jeune soit capable d'écrire un texte aussi drôle et aussi bouleversant. Je savais déjà qu'il compterait. Il a, dans l'écriture, une technique très rigoureuse et une extraordinaire maîtrise du verbe. Rien n'est jamais laissé au hasard. Ce qui l'intéresse, ce sont les possibilités infinies d'une histoire en partant d'une idée simple pour arriver à des éclairs, des fulgurances.

Après, bien sûr, viennent pour moi les difficultés de reproduire l'impact des dialogues dans une autre langue. C'est un métier, un métier souvent sous-estimé. Avec le temps, Florian et moi avons fini par former un tandem.

Vous étiez très présent sur le tournage.

J'y suis allé presque tous les jours pour les scènes qui se déroulaient à Londres, en studio d'abord, puis dans un décor en extérieurs. Je n'ai pas suivi l'équipe dans le Sud de la France ni à Washington. Florian, qui a un sens aigu de l'écoute et du partage, aime échanger avec moi, recueillir mes impressions. Au final, il a sa vision ; c'est toujours lui qui tranche.

Avez-vous discuté ensemble du casting ?

Florian a la main dessus bien sûr. Mais j'avoue que je rêvais depuis au moins vingt ans de voir Hugh Jackman évoluer sur un plateau. Il a comblé mes attentes au-delà de tout ce que je pouvais imaginer. Tout comme Laura Dern et Vanessa Kirby - Anthony Hopkins étant pour moi hors compétition tant il est brillant. Zen McGrath, qui faisait ses premiers pas dans le rôle de Nicholas, m'a également beaucoup impressionné.



© Rekha GARTHON © SEE-SAW FILMS LIMITED

Vous évoquez le tournage. Y-a-t-il une scène qui vous a particulièrement marqué ?

Celle où Peter (Hugh Jackman) et Kate (Laura Dern) sortent de l'hôpital et ramènent leur fils à la maison, qui représente à mes yeux un moment d'espoir. La voir filmée après se l'être figurée était très puissant, et même troublant. C'est une scène magnifique.

La Covid sévissait à Londres à ce moment-là. Cela a-t-il affecté le film ?

Très peu. Le tournage a dû être stoppé quelques jours parce que trois personnes l'avaient attrapée. Rien de grave. Malgré tout, les contraintes sanitaires liées à la situation ont rendu le travail de Florian plus difficile, mais il était si impliqué dans son sujet, tellement proche de ses comédiens et de l'équipe qu'il s'en est affranchi. Le film parle de lui-même.

Il y a énormément d'amour qui circule autour de Nicholas (Zen McGrath).

Les parents aiment leurs enfants et les enfants aiment leurs parents mais l'amour ne suffit pas toujours à régler les problèmes des adolescents. C'est une période où ils sont fragiles, vulnérables ; une période dangereuse dans la vie de beaucoup d'entre eux. Kate, Peter et Beth, sa nouvelle compagne (Vanessa Kirby), luttent pour sortir Nicholas de son état. Mais lui particulièrement est rattrapé par son passé et ne parvient pas à voir les choses comme elles sont. THE SON va toucher beaucoup de parents qui ont dû faire face aux dysfonctionnements inextricables et inexplicables de leurs enfants. Et en alerter beaucoup d'autres.

LISTE ARTISTIQUE

Hugh JACKMAN Peter
Laura DERN Kate
Vanessa KIRBY Beth
Zen MCGRATH Nicholas
Et
Anthony HOPKINS Tony

LISTE TECHNIQUE

Un film de FLORIAN ZELLER
Scénario par FLORIAN ZELLER et CHRISTOPHER HAMPTON
D'après la pièce 'Le Fils' de FLORIAN ZELLER
Montage YORGOS LAMPRINOS, ACE
Musique HANS ZIMMER
Costumes LISA DUNCAN
Coiffure et Maquillage KAREN HARTLEY THOMAS
Supervision Musique IAN NEIL
Casting NICOLA CHISHOLM
Produit par JOANNA LAURIE, p.g.a.
IAIN CANNING, p.g.a.
EMILE SHERMAN, p.g.a.
FLORIAN ZELLER, p.g.a.
CHRISTOPHE SPADONE

Producteurs délégués SIMON GILLIS
PHILIPPE CARCASSONNE
HUGH JACKMAN
DANIEL BATTSEK
OLLIE MADDEN
LAUREN DARK
PETER TOUCHE
CHRISTELLE CONAN
HUGO GRUMBAR
TIM HASLAM

Co-Producteur NICKY EARNSHAW
Producteur exécutif CASS MARKS
Directeur de la photographie BEN SMITHARD BSC
Chef Décorateur SIMON BOWLES
Montage par YORGOS LAMPRINOS, ACE
Musique par HANS ZIMMER
Costume par LISA DUNCAN

Coiffure et Maquillage par KAREN HARTLEY THOMAS
Supervision Musique par IAN NEIL
Casting par NICOLA CHISHOLM
Distribution France ORANGE STUDIO
par UGC DISTRIBUTION

THE
SON